

UN MORCEAU DE CUIR ROUGE



PAOLA LAHAUT
Polar / Thriller

Extrait de

Un morceau de cuir rouge



par Paola Lahaut

1ère édition

gratuit

| v

UN MORCEAU DE CUIR ROUGE



PROLOGUE

L E COUPERET TOMBA : *elle me quittait. Il est de ces mots à ne jamais prononcer.*

Elle n'avait pas été coopérative. La maladie de notre enfant, Jonathan, l'avait anéantie.

J'avais tenté à maintes reprises de lui expliquer les recherches. Je lui avais exposé toutes les données et rappelé mes compétences hors pair de médecin. À la présentation des expériences envisagées, elle s'était braquée.

En réponse à mon insistance, elle s'était raidie. Je lui ai proposé de prendre du recul, de se retrouver en couple, de discuter. Comme d'habitude, mon acharnement gagnerait.

Nous nous étions rendus dans un chalet que je louais à l'occasion. Ce petit coin isolé au milieu des montagnes s'avérait parfait lorsque j'avais besoin d'être seul. Elle ne m'avait jamais accompagné dans cet endroit. Dès la première nuit, je pris le contrôle de sa boîte mail, on n'est jamais trop prudent.

Jonathan était resté chez ma mère. Le terrain était préparé, j'avais annoncé à mes parents l'intention de mon épouse. Ils étaient effondrés. Je les avais rassurés en contournant la vérité : elle partirait sans Jonathan, juste quelques mois, le temps de se ressourcer. La justification d'une telle attitude se

révéla crédible ; une mère souhaite toujours la guérison de son enfant. Dès son retour, elle serait plus forte et soutiendrait notre fils tout au long de son parcours de soins.

Les bougies exhalaient un subtil parfum de lavande. Tout en délicatesse, je lui ôtai son manteau, elle se recula et se campa devant le feu de bois crépitant dans la cheminée. Son dos sublime se devinait sous sa blouse, ma main sur son épaule fut rejetée d'un geste brusque.

Quelques mots échangés avaient précédé l'acte fatal :

— *D'accord, je reste dans le divan, je suis désolé.*

— *Arrête, cela ne fonctionne plus avec moi, tu le sais.*

— *Que veux-tu dire ? Je souhaite juste qu'on parle de Jonathan, c'est lui le plus important, ne penses-tu pas ?*

— *Bien sûr. Pourquoi venir si loin de tout ? On se trouve à plus de mille kilomètres de la maison, s'il arrive quelque chose à Jonathan, y as-tu songé ?*

— *Ma mère s'en occupe, s'il ressent des douleurs, elle soulagera ses crises. En plus, il adore jouer avec son papy.*

— *Peut-être. »*

J'avais perçu dans sa voix une faille, la persuasion restait un de mes points forts.

Hélas, tout se bouscula, elle cria et réitéra son souhait de partir loin avec notre fils. Je pris rapidement ma décision, inutile de procrastiner. Grâce à mon expérience, je lui injectai le produit d'un geste prompt et indolore.

Le trou creusé l'accueillit, je jetai la terre à grands coups de pelle et damai l'emplacement. Un joli bouquet de fleurs sauvages ornait sa tombe.

La suite, planifiée à la perfection, déboucha sur un oubli de mon épouse. Quelques messages dans lesquels elle prenait des nouvelles de son fils suffirent à détourner l'attention. Je prenais soin d'afficher ma boîte mail, ostensiblement ouverte

sur les conversations inventées. Mes collègues compatirent, mes parents déversèrent une colère emplie de tristesse.

Seul Jonathan l'attendrait. Sa méfiance envers moi grandirait.

UN MORCEAU DE CUIR ROUGE



PARTIE I

LES EMMURÉS

Extrait

6 |

UN MORCEAU DE CUIR ROUGE



Chapitre 1 : La villa

Le 3 septembre

BLOTTI DANS LES BRAS de son épouse, la tête appuyée sur sa poitrine, il tendait l'oreille, à l'affût du moindre frémissement. Elle lui caressait les cheveux tendrement, sur ses gardes. Elle glissa les doigts de sa main dans la sienne. Réconforter son mari et se rassurer exigeaient une énergie couplée d'une affection sans faille. Assis contre le mur, les deux jeunes patientaient enveloppés dans une vieille couverture effilochée.

— Chut, écoute, cela recommence, tu entends ?

— Oui, j'ai peur, qu'allons-nous devenir ? Crois-tu qu'ils pourraient attaquer les enfants ?

— Non ! Quelle idée ! Ne me dis pas que tu as de nouveau essayé de communiquer avec eux ?

— À la nuit tombée, ils viennent rôder à l'endroit exact de leur mort.

— Je n'en peux plus de tes délires, tu m'avais promis d'arrêter, dit-elle d'une toute petite voix qui se voulait conciliante.

L'homme n'était pas dupe, le jeu avait commencé. Il baissa la tête, son épouse le prit par le menton et le releva brusquement. Elle le fixa, ses prunelles profondes dégageaient une colère retenue.

Le couple s'était perdu en chemin, la noirceur du crépuscule envahissait le ciel lorsqu'ils étaient arrivés à destination. Leur nouvelle demeure, située au milieu des bois, répandait une odeur singulière, une senteur d'encaustique mêlée à de fines particules cendreuses. Les lustres très nombreux éclairaient péniblement la pièce. Des objets insolites trônaient sur la cheminée.

Recroquevillés dans un coin, ils guettaient les bruits furtifs. La lune apparaissait à une des fenêtres, le silence assourdissant amplifiait le moindre mouvement. Des craquements sortaient du mur, juste à côté d'eux. Il sursauta.

- Dès l'aube, on appellera l'équipe, on n'a plus le choix.
- Et tout le branle-bas de combat débarquera, encore !
- Ce sera vite terminé, comme à chaque fois, tu le sais.
- Peut-être, en attendant j'aimerais dormir, je suis épuisée par tous ces déménagements.
- D'accord, essayons de nous reposer, j'installe le matelas à même le sol, pour une nuit cela fera l'affaire.

Les cartons d'emballage s'entassaient et envahissaient la moitié de la pièce. Les meubles semblaient s'accommoder de ce désordre. La table et les chaises en rotin répandaient davantage de vie que les occupants des lieux.

Les amoureux traînaient avec eux moult fantômes. Nombreux avaient conversé lors des séances avec l'au-delà, rituel du couple, un peu comme certains pendaient la crémaillère. Son épouse finissait toujours par craquer, il la connaissait. Son attrait pour les phénomènes paranormaux le charmait. Il feignait de la supplier, leur jeu favori ; un non qui voulait dire oui. Un cliché féminin affirmeraient certains. Sa tendre moitié pratiquait ce rite dans leurs relations plus intimes, le jeune homme adorait ses refus excitants. La chance lui souriait. Avec

elle, la perfection tant de fois cherchée dans d'autres corps s'approchait.

Des chuchotements traversèrent le jardin, des ombres se frottaient aux fenêtres. Des êtres broyés suppliaient de les aider à partir pour le paradis blanc. Un souffle glacial passa dans sa nuque. Ces souffles l'exténuaient.

Alerte, l'époux veillait, il avait recouvert son sang-froid.

En prison, les esprits l'empêchaient de travailler. Au bout de quelques mois, résigné, il s'était mis à bavasser avec eux, non sans avoir pris soin de s'assurer qu'aucun collègue ne traînait dans le corridor. Étrangement, à cet endroit, la peur ne s'infiltrait pas dans les conversations. Dans les nombreuses demeures où il avait séjourné, c'était l'inverse. Les spectres se comportaient différemment selon les lieux, lui avait certifié son épouse.

Tous deux ignoraient la présence des autres, bien cachés dans la villa. Ils tenteraient en vain d'appeler à l'aide.

*

* *

Décus par la séance, le couple traînait des pieds, ils s'effondrèrent dans le canapé. Leurs amis démarrèrent et empruntèrent un par un le chemin menant à la route principale. Ils n'avaient pas tari d'éloges sur la nouvelle acquisition, "elle dégage une atmosphère propice à nos relations avec l'au-delà". Nada, rien, toute la soirée s'était déroulée dans un état de pleine tranquillité. Les morts choisissent leur moment, les apparitions viendront plus tard.

Le calme inébranlable de leurs amis renforça la déception des deux amoureux. Demain, ils commenceraient quelques travaux, tâche moins excitante certes.

L'homme tapa sur le réveil et replongea sous son oreiller. Des bruits lui parvinrent au loin. De la main droite, il tapota la

place à côté de lui, à la recherche du corps de son épouse. D'un bond, il se dressa sur le bord du lit, il perçut des petits coups. Elle s'attelait à l'ouvrage. Il descendit l'escalier.

— Eh ma douce, tu travailles ?

— Déjà réveillé ! Viens me donner un bisou, j'ai la pêche, je sens qu'on va s'amuser ! On commence par attaquer quel coin ?

— Houla tu y vas fort ! répondit l'homme en attrapant son amoureuse par la taille.

— Tu sais que tu es beau comme un métal précieux, roucoula la jeune femme.

— Vaillant comme un métal précieux, et beau comme un cri silencieux. Il faut réviser les paroles.

— Oh arrête, t'es pas sympa ! c'est ma chanson préférée et c'est toi qui la connais !

— Bon, je m'habille et je te rejoins. Je nous fais un ristretto avant de démarrer, et toi fais attention, avec cet énorme marteau, tu me fais peur.

Un bruit assourdissant lui vrilla les tympans. Les tasses de café chutèrent de ses mains et éclatèrent sur le carrelage. En trois secondes, il se retrouva dans le salon. Figée, le marteau de démolition toujours à la main, elle fixait la cheminée. Dans le trou béant, un crâne entouré de cendres semblait leur sourire. Durant un temps infini, à peine une minute, ils restèrent sans bouger. Le dos arqué, prêt à parer une attaque, il s'approcha de l'âtre. D'un coup sec, sa tête se retourna vers son épouse. Son regard affolé implorait une alliée. Il ouvrit la bouche, aucun son ne sortit.

Deux heures plus tard, des policiers avaient envahi le salon. Appelé en renfort par la cellule scientifique, Guillaume, le médecin légiste, frottait d'une brosse douce le crâne et les os entassés dans la brèche. "Qui es-tu ? Et qu'est-ce que tu fais là,

bon sang ? Depuis combien de temps dors-tu dans ce trou ? ! Bon, je t'emmène, la signature de ton ADN est la priorité», chuchota Guillaume. Il prit de nombreuses photos puis plaça les ossements dans un contenant prévu à cet effet.

Mathias tardait, il lui avait laissé plusieurs messages sur sa boîte vocale. Le couple effrayé fut conduit par une policière en dehors de la maison, une prise en charge par un psychologue les attendait.

— Ah te voilà ! Là, je ne sais pas encore dire grand-chose à part que l'homme a quelques années derrière lui, plaisanta Guillaume.

— Ou la femme, rétorqua Mathias essoufflé.

— Dis donc, je t'ai sorti du lit. Tu as une tête qui ferait peur à un mort ! Joli les baskets, tu lances une nouvelle mode ?

Mathias baissa les yeux ; deux chaussures différentes et un jeans troué.

— Et merde, qu'est-ce que j'ai foutu ? C'est un peu ta faute, es-tu vraiment obligé de me laisser des messages aussi alarmistes ? Il ne s'agit pas de vie ou de mort dans ce cas-ci.

— Pas faux, je suis désolé, je me sens seul sans toi, tu me connais. Allez, passons aux choses sérieuses. Voilà ce qu'on a retrouvé dans la cheminée.

— Diantre ! Et comment ?

— Elle était bouchée, on ne sait pas depuis combien de temps. Et le jeune couple qui vient d'acquérir la villa a voulu enlever l'espèce de plâtras et redonner une belle allure à ce magnifique ornement. Ils sont tombés sur un os !

— Guillaume ! J'adore ton humour, mais bon !

Mathias croisa le regard goguenard du médecin légiste, ils s'esclaffèrent avec une complicité bienveillante.

— Il n'est pas mort de rire, ne t'inquiète pas !

Les deux amis entretenaient ce rituel ; baratiner avant de s'enfoncer dans les eaux troubles d'une enquête comme on sautille sur un haut plongeoir avant de piquer de la tête. Ils menaient leurs recherches avec des compétences inégalables, connues de leurs supérieurs hiérarchiques. Les affaires résolues ne se comptaient plus sur les doigts de la main. La dernière en date restait gravée dans leur mémoire, celle des jeunes disparus dans un village proche d'Andenne, la cité des ours.

— Que sait-on déjà ? À qui appartient cette maison ? demanda l'inspecteur, obligeant son esprit à revenir sur la scène de crime.

— J'ai parlé avec le couple, ils sont sous le choc. Apparemment l'ancien propriétaire, un certain docteur Jacobs, un oncologue, serait décédé. Récemment ils ont acheté la villa à son fils, ils ne se souviennent plus de son nom. Ils ne l'ont jamais rencontré, tout s'est fait via un notaire.

— D'accord, de toute manière on les auditionnera au commissariat. Nous leur annoncerons que la maison sera mise sous scellés, j'espère qu'ils ont de la famille dans le coin. Les devoirs d'enquête risquent de prendre du temps.

— Certainement, il faudra s'assurer que ce corps emmuré soit le seul et effectuer des recherches à l'extérieur. Concernant le squelette, j'ai pu constater qu'il s'agissait d'un homme assez jeune d'après l'ossature. L'analyse en révélera davantage. Et je ne t'ai pas tout dit, j'ai trouvé près de lui une mini lampe de poche, elle était accrochée à ses doigts, enfin aux os de sa main.

Ni Mathias ni Guillaume n'avaient travaillé sur une enquête de ce type. Ils se souvenaient de l'horreur de Marseille, une mère avait été tuée et emmurée par son fils dans la maison qu'il louait. Son témoignage avait glacé les deux policiers français

chargés de l'affaire. Pendant quatre mois, ils avaient déployé toute leur énergie dans le but d'élucider ce mystère.

Ces dix dernières années, la technologie avait évolué de manière spectaculaire. Des machines complexes détectaient des corps, même réduits à des ossements. Les ondes parvenaient à traverser des plaques de toutes les matières, de l'ouate au béton armé. D'ici quelques jours, les engins amenés sur place localiseraient deux autres squelettes dans la villa. Une femme et un homme s'ajouteront à la liste et mèneront les enquêteurs sur de fausses routes, des pistes sinueuses.

Les deux amis, épaulés par Hélène, ignoraient encore les pièges retors qu'ils allaient devoir déjouer.



Chapitre 2 : Le Cube

Le 5 septembre, 18h

BONJOUR À TOUTES ET TOUS !

Je vous remercie de m'accueillir chez vous, comme chaque jour. Allons-y, le moment préféré des Belges avides d'expériences est arrivé.

L'émission du mois de septembre touche à sa fin. Les lauréats qui vous ont accompagnés tout au long de ces six jours quitteront le Cube demain. Ce dernier grand moment sera consacré à un récapitulatif des défis. Rejoignez-nous et vous découvrirez le gagnant.

Soyez les bienvenus, les abords de la plaine seront aménagés afin de vous accueillir. Si vous aimez la marche, suivez les sentiers à travers bois et vous admirerez notre belle citadelle de Namur. Si vous empruntez le téléphérique, vous grimpez jusqu'à l'esplanade en huit minutes. Vous apercevrez le centre historique de la ville et profiterez d'une vue imprenable sur le confluent. Depuis les berges de la Meuse à hauteur de l'ancienne place « pied du Château », les nostalgiques pourront se nicher dans une des cinquante petites cabines et être déposés au Belvédère. Après une courte marche, vous arriverez à l'esplanade.

D'ici une poignée de secondes, nous assisterons ensemble à l'ultime défi. Je vous laisse en profiter et vous remercie de votre fidélité. Votre demi-heure quotidienne démarre, moment exceptionnel tant espéré. Aujourd'hui, chaque candidat vous livrera un secret. Chacun dispose de cinq minutes.

Alice disparut de l'écran. Le plan suivant montrait le visage d'un homme âgé d'une trentaine d'années. Un zoom arrière et les téléspectateurs pouvaient l'apercevoir assis sur une chaise. Il fixait la caméra et attendait le signal. Un mélange de crainte et d'excitation transpirait par tous les pores de sa peau. Les traits tirés, la bouche pâteuse, André débita un flot hésitant de phrases.

Quelque part dans un petit appartement du centre-ville, un homme, agrippé à l'accoudoir de l'unique fauteuil de la pièce monta le son du téléviseur. La pâleur de ses joues se remplit de plaques rouges. Leur projet dévoilé à des milliers de gens. Comment osait-il ? Tout devait rester secret.

Et pourquoi son compagnon avait-il parlé de ce médecin Jacobs ? Ce dernier avait meurtri un couple d'amis. Dix ans s'étaient écoulés depuis cette escroquerie médicale. André et lui n'avaient pas été piégés par ce docteur, fort heureusement.

Benjamin demeura assis de longues minutes avant de se lever, si seulement André avait renoncé à participer à ce jeu. Comment profiter des retrouvailles après ce déballage public ? Leur amour soumis à de rudes épreuves depuis plusieurs années serait-il assez fort ? Benjamin l'espérait. Demain, André rentrerait à la maison, le temps de descendre la citadelle après la finale. Leurs discussions sur le sujet s'envenimeraient assurément.

L'homme, toujours sous le choc, ignorait qu'André ne lui parlerait plus jamais.

Le 6 septembre, 14h

ET VOICI LE MOMENT TANT attendu. Qui a enflammé vos soirées ? L'heureux élu se prépare, le décompte a commencé.

Une musique déferla sur l'esplanade, les personnes serrées les unes contre les autres se turent. L'instant était solennel. Tous patientaient, le temps suspendu dégageait une atmosphère insolite. Tous ces étrangers croyaient se connaître et échangeaient des regards complices. Ils avaient suivi sur leur écran les candidats, les pronostics avaient animé leurs repas familiaux.

Doucement la porte s'ouvrit, le premier apparut. La foule bigarrée ne put retenir un cri de déception. Les pupilles écarquillées, chacun observait son voisin. Une mère pleurait en serrant ses enfants contre sa poitrine. Les autres candidats franchirent la sortie, tête baissée. Épuisés et amers, ils montèrent dans le même mini bus.

Les badauds acclamèrent le gagnant. Fier, les bras levés vers le ciel, il rayonnait, tel un paon qui déploie ses plumes et montre sa superbe.

Toute l'équipe vous remercie de votre fidélité et vous annonce l'ouverture de notre prochaine émission, celle d'octobre. Elle débutera le premier et durera six jours. Nous attendons vos candidatures, ne tardez plus, inscrivez-vous directement via l'application de votre smartphone. Aucun talent particulier n'est requis. Comme le règlement l'indique, six personnes seront sélectionnées. Les défis seront révélés au fur et à mesure de nos rendez-vous quotidiens.

Les six nominés resteront enfermés durant les six jours, aucun contact avec l'extérieur ne sera autorisé. Les caméras réparties dans certaines parties communes vous permettront de vivre avec eux différentes expériences, d'assister aux

échanges, aux relations qui se nouent, se dénouent. De belles surprises vous attendent. Comme prévu, vous pourrez voter en direct, tenter de résoudre les énigmes ou aider l'un ou l'autre candidat.

La première tâche sollicitée sera de rédiger la fameuse lettre « Mon secret ». Chaque candidat pourra y coucher des événements passés, dévoiler des ressentis. Le dernier jour de l'émission, chaque participant sera invité à la lire devant la caméra, face à vous tous.



Chapitre 3 : Jonathan

Le 6 septembre, 19h

LE CHEMIN DÉNOTAIT PAR SES pierres bleues parfaitement alignées, dans un état de propreté impeccable. Le chalet émergeait au bout du sentier, entouré d'herbes hautes, d'orties et autres envahissants. Les chambranles des portes montraient des traces d'usure et de peinture écaillée. Une table flanquée de deux chaises dépareillées occupait la seule pièce habitable. Des restes de nourriture dégageaient une odeur nauséabonde. La vaisselle, amoncelée sur l'évier, attendait depuis un certain temps d'être plongée dans de l'eau bien chaude.

Dans un vieux canapé rose élimé, l'homme affaibli se collait contre l'accoudoir, le tissu effiloché du bas traînait à ses pieds. Le volume de la télévision à fond, Jonathan pestait contre lui. Ce jeu débile le fascinait autant qu'il l'abhorrait. La finale s'était déroulée l'après-midi, les images défilaient en boucle sur son écran.

Ce jour-là, après une courte hésitation, il s'était rendu sur place, loin de la foule. Des chemins ignorés des touristes l'avaient conduit à son endroit préféré, en retrait. La terre humide sous les pieds, les bras le long du corps, Jonathan avait guetté la sortie du vainqueur. Il avait dû enjamber quelques

morceaux de métal déchiquetés, traces du dernier ouragan, rien de rare. Le responsable du terrain de jeux avait encore reporté la vérification des fixations de ses éléments. Cette règle datait de dix ans, obligation peu contrôlée au vu du nombre croissant d'espaces aménagés en plein air.

À chaque fois, sa difficulté à grimper doublait son temps de marche, qu'importe, il s'en accommodait. Les pauses multiples et calculées restaient ses alliées. Le repos complet s'imposerait durant de longues heures, c'était le prix à payer.

La vision du gagnant trônant sur le toit plat lui revint en mémoire. Jonathan l'avait trouvé pathétique. Et pourtant il n'avait raté aucun rendez-vous quotidien. Les futures proies s'étaient succédé, en temps voulu.

Depuis un an environ, quelques semaines avant la mort de son père, il n'était plus retourné dans la villa familiale. Isolée, elle se nichait dans les bois, en recul de la route qui arpentait la citadelle. Ses visites s'étaient espacées depuis de nombreuses années. Seules les injections de son géniteur étaient capables d'apaiser ses douleurs, y renoncer avait été un long combat intérieur.

Trop d'effrois persistaient dans chaque pièce, les murs suintaient de gémissements. Des voix suppliantes d'hommes et de femmes traînaient dans les corridors. Des visages figés dans les miroirs le terrorisaient. Lui, le fils, était associé à ces atrocités perpétrées au nom de la science. Son père, qui avait voué sa vie à la recherche d'un traitement pour lui, son enfant, avait poussé son dernier souffle à l'hôpital sous les tuyaux. Quelle ironie!

Si seulement sa mère était revenue l'arracher à cette minable existence. Ses pensées l'entraînaient dans des scénarios improbables, il détestait son géniteur. Elle l'avait abandonné à cause

de lui. Si tant est qu'elle ait eu le choix, il avait grandi avec ce doute persistant.

Toutes ces expériences et ces tentatives de guérison l'avaient épuisé. Dégoûté, Jonathan préférait cet endroit reclus, discret, derrière la cité de Jambes. Seuls le noir et la solitude anesthésiaient ses angoisses.

En appui sur ses mains, l'homme s'extirpa du divan, quelques mètres le séparaient de la salle de bain. Un passage éclair suffisait, le miroir recouvert d'un drap l'épargnait. Son visage le répugnait.

La crasse s'étalait sur le petit meuble, le lavabo ébréché et le robinet dégoûtant terminaient une tuyauterie vétuste. Des traces de moisissure grimpaient le long des murs. Sans système d'aération, Jonathan toussait, l'occupation du bâti dépassait presque les 24 h journalières. Une sortie à l'occasion, plutôt quand cela relevait de l'urgence absolue, ne permettait pas le renouvellement de l'air.

Comparée à ce chalet, une cellule de prison s'apparentait à un logement de luxe. Qu'importe, l'homme s'y plaisait, personne à qui parler, pas de marches à grimper, que demander de plus. L'odeur fétide n'atteignait plus ses narines, habituées à pire. La fermeture difficile des fenêtres servait de prétexte.

Un jeune couple avait acheté la villa de son père. Tant mieux.



Chapitre 4 : André

Flash-back : le 15 août

L' HOMME JETA UN ŒIL inquiet au-dessous de son épaule. Les grattements dans le bas de la porte en bois le terrisaient. Les gamins guettaient, prêts à le frapper dès qu'il franchirait le seuil de la salle de bain. La douche matinale attendrait, comme tant d'autres. Benjamin travaillait dans son bureau, pièce jouxtant la chambre. André devait reprendre le contrôle.

À qui pourrait-il expliquer les brimades subies, les griffures sur son visage, les entailles sur ses bras ? Personne ne le croyait.

La gentillesse de son amoureux l'enveloppait de mots tendres, de fleurs, de surprises. Le projet d'un enfant se profilait, à nouveau. Malgré les démarches longues et fastidieuses, l'enthousiasme animait leurs discussions.

Depuis quelque temps, leurs ébats ne parvenaient plus à combler André. Du moins, le pensait Benjamin. La vérité était tout autre : ils se cachaient dans leur garde-robe. Du lit, il les voyait au travers des interstices, ils ricanaient. La dernière nuit, ils étaient venus plus nombreux. Dès le départ

de Benjamin, ils avaient bondi de l'armoire et l'avaient roué de coups.

André ne prenait plus ses médicaments, cet état vaseux l'insupportait. Cette fois-ci, il n'avait pas informé son compagnon de l'arrêt de son traitement. Les sermons de Benjamin témoignaient de son inquiétude. Il l'avait épaulé, partagé les montagnes russes infligées, André lui en était reconnaissant. Là, il voulait juste un peu de répit, nul besoin de tracasser son homme. Dès que ses nausées se dissiperaient, il reprendrait ses pilules et éloignerait les êtres tourmenteurs.

Pour esquiver ces enfants tortionnaires, il s'était inscrit à l'émission du Cube. Lorsqu'il reçut le SMS, il bondit de joie. Peu de personnes étaient sélectionnées, il mesurait sa chance. Il figurait parmi les six candidats retenus du mois de septembre.

Quelques courses nécessaires au souper l'obligeaient à sortir de l'appartement. Leur chiot sautillait, content de sentir le collier se fermer autour de son cou. André ne partait pas seul, cette petite boule de poils connaissait tous ses secrets.

Le pas pressé, il se retournait tous les dix mètres, ils le poursuivaient. Son bas de pantalon était trempé, les flaques d'eau parsemaient cet accotement usé, impossible de les éviter. André accéléra. Au bout de la ruelle, il bifurqua, une bourrasque emporta son parapluie. Le chien tenu en laisse trotte, ses pattes peinaient à suivre la cadence de son maître.

André stoppa net sa marche. Il le vit en face, de l'autre côté du trottoir, accoudé au bar. Après une courte hésitation, il traversa la rue, poussa le battant du bistrot et se dirigea vers l'infirmier. Tremblant, il s'humecta les lèvres, ralentit et d'un mouvement brusque opéra un demi-tour. Une fois dehors, il s'adossa au mur juste à côté de la porte. Les cheveux trempés lui collaient au front.

Pourquoi était-il près de ce café ? Hasard ? Pas certain, la clinique se situait sur le chemin menant à cet endroit. André eut honte, le souvenir du rendez-vous chez cet infirmier l'inondait de remords.

Les gamins formèrent un demi-cercle autour d'André, préféraient des obscénités, s'avançaient avec leurs petites mains crochues frôlant son bas-ventre. Les passants ne lui prêtaient aucune attention.

Sa raison échafaudait des plans pour les éliminer, mais son subconscient têtu n'avait de cesse de provoquer leurs apparitions. Cette lutte permanente l'épuisait. La prise de ses médicaments s'imposait, à regret.

Pas le choix, il fonça sur la porte et se retrouva face à l'infirmier, ce dernier se dirigeait vers la sortie en enfilant sa veste. Ils se reconnurent. Il posa sa main sur son bras et l'entraîna dans le fond de la pièce. Une petite table pas très nette reflétait de vieilles traces de verre, deux chaises côte à côte se collaient contre le mur. Ils prirent place sans un mot. Seul cet homme, ami du médecin Jacobs, le croyait, il voyait ces enfants narguer André.

Cette fois, leur rencontre se limita à partager des ressentis. Pas un geste, pas même deux mains qui se tiennent. L'infirmier sortit le premier du bar.

Deux heures plus tard, André poussa la porte de l'appartement, détacha la laisse du chien. L'animal dévora ses croquettes puis courut se réfugier dans son panier. Benjamin était assis dans le noir, il ne se leva pas lorsqu'André s'approcha. Un froid intense les séparait. La lumière crue de la rue filtrait au travers de la fenêtre face au fauteuil. André prit peur, son ami ne le quittait pas des yeux, un sourire ridé déformait ses lèvres.

“Pourquoi es-tu retourné dans cet endroit ?”. Il l’avait vu, l’avait suivi, espionné. Toutes ses certitudes s’envolèrent, l’autre demeure un étranger dont il faut se méfier. Qu’importe, il l’aimait. Confus, il fournit des réponses évasives à son compagnon. La dispute se termina par de longs sanglots, ils tombèrent dans les bras l’un de l’autre. Leurs corps firent le reste, sans parler.

Après ce temps suspendu, ils se remémorèrent toutes ces discussions dans le cabinet du médecin Jacobs. Il les avait aiguillés vers la possibilité d’une mère porteuse. Puis, au dernier moment, Benjamin avait décidé de tout stopper. Un couple d’amis lui avait révélé l’arnaque du praticien.

Après mille tergiversations, leur projet s’immisçait à nouveau dans leurs conversations. Benjamin avait posé un ultimatum, jamais dans cet hôpital. André ne comprenait pas les réticences de son compagnon. En effet, le docteur Jacobs était décédé.

Seul ce praticien leur avait octroyé une perspective. Certaines femmes souhaitaient prêter leur ventre, porter un enfant et l’offrir. Y avait-il plus belle preuve d’amour ? Le prix à payer lui avait paru honorable, un don de moelle osseuse. Les valeurs éthiques leur correspondaient ; pas de somme d’argent en échange. Trouveraient-ils un autre médecin prêt à les aider dans leur projet ? Si ce n’est un collègue de Jacobs.

André insistait sur le choix de cette clinique, Benjamin campait sur sa position. Trop de craintes l’envahissaient. Et si après le don de moelle, le docteur éventuel agissait comme Jacobs ? Si la mère porteuse promise disparaissait ? Ses amis restaient marqués à jamais par cette escroquerie pourtant vieille de dix ans.

*

* *

Septembre approchait, André entrerait dans le Cube pour une durée de six jours.

Lors du dernier direct, les candidats pouvaient divulguer un secret face caméra. André avait choisi de révéler les pratiques douteuses du docteur Jacobs. La mort n'exemptait pas ce charlatan de ses fautes, il ne sera ni jugé ni puni. N'empêche, les répercussions sur l'hôpital ou ses collègues risquaient d'en bousculer plus d'un.

Une rencontre implacable emporterait André.

Retour dans le présent : le 6 septembre

L'INSPECTEUR MATHIAS LEBLANC arriva sur les lieux, accompagné de Guillaume, son ami médecin légiste. La police de Namur se trouvait sur place et avait protégé l'espace. Ce bois peu fréquenté se situait à mi-chemin entre l'esplanade et le premier palier de la descente. Les touristes prisait la citadelle, les visites se déroulaient dans un petit train, un guide trilingue débitait l'historique. Chaque arrêt débouchait sur des séquences photos à tout va. Assis sur l'escargot géant, à l'entrée du souterrain, au bord des oubliettes, sur les marches du théâtre des verdure et clou final, la photo devant le Cube dressé au bout de l'esplanade.

L'homme recroquevillé, les jambes en chien de fusil, semblait âgé d'une trentaine d'années.

— On connaît l'identité de la victime ? demanda Mathias à l'officier de police.

— Un certain André, il faisait partie des candidats du jeu du mois de septembre. C'était la sortie aujourd'hui, après six jours.

— Qui a découvert le corps ? On n'est pas loin de l'endroit où on a retrouvé les ossements, bizarre non ? Cette concomitance était-elle due au hasard ?

— Oui, j'y ai pensé, la villa se situe dans la rue montant la citadelle. Sinon, c'est son compagnon qu'il l'a découvert. Il s'est inquiété de ne pas le voir rentrer à la maison et a téléphoné à un de ses camarades de l'émission. En fait, le minibus ramenait les candidats au pied de la citadelle. André, pris de nausées, a interpellé le conducteur, celui-ci s'est donc arrêté et lui a permis de descendre.

— Ah oui ! Ce fameux jeu qui démarre chaque début de mois. Excuse-moi j'étais distrait. Et où se trouve le chauffeur ? Avez-vous pu le contacter ?

— Oui, il loge au Cube, nous sommes allés le chercher, à deux cents mètres d'ici. Un de mes collègues prend sa déposition dans le combi.

— Je souhaiterais lui parler, si cela ne vous dérange pas. Guillaume, donne-moi ta première impression, demanda Mathias.

— Eh, dans la même semaine on se revoit deux fois. Bon, ici on ne se trouve pas face à un squelette, mais face à un bon cadavre avec de la peau sur les os, plaisanta Guillaume. Ok, soyons sérieux, je reste perplexe. On peut apercevoir une plaie sur le dessus du crâne, toutefois aucune trace de lutte apparente. Et le plus bizarre, on dirait qu'il s'est déshabillé et s'est couché dans l'herbe. Sa tête baigne dans les reliquats de son estomac. On y voit de la mousse rosâtre. L'autopsie en révélera davantage. Hein, mon pauvre bonhomme, que t'est-il arrivé ?

Le regard de Mathias fixa l'officier, l'inspecteur se demandait si ce dernier trouvait étranges les conversations de Guillaume avec les morts. L'impassibilité du policier délivra la réponse. L'inspecteur pouvait presque entendre la pensée de l'agent :

« Le vieux ringard est de retour. », Mathias connaissait ce surnom ingrat que ses collègues lui attribuaient. Un sourire bref, terne parut sur son visage et s'effaça sans monter aux yeux.

Guillaume se releva péniblement. La grimace de son visage n'échappa pas à son ami, il s'abstint de lui poser la question classique "ça va ?". La dernière fois, ce type de discussion avait déclenché un agacement rageur chez le médecin légiste, sa mâchoire s'était crispée, son expression dédaigneuse avait fusillé ses compagnons. Le départ précipité de Guillaume les avait laissés sans voix. Cet épisode datait d'un an.

Patiemment, l'officier attendait l'inspecteur devant la porte du combi. Mathias pénétra dans l'habitacle et s'installa en face du chauffeur.

— Bonjour Monsieur, pouvez-vous m'expliquer le déroulement du retour des candidats et ce qu'il s'est passé avec le jeune homme dont le corps vient d'être retrouvé ?

— Je dois tout recommencer ? soupira le conducteur.

— Oui, s'il vous plaît, je préfère l'entendre avec vos propres mots.

— Les cinq personnes sont montées dans mon bus. Rapidement, André, si je me souviens bien de son prénom, s'est senti pris de nausées et m'a demandé s'il pouvait descendre. Normalement, j'ai la consigne de les amener au pied de la citadelle sans m'arrêter en chemin. Mon Dieu, si j'avais su, qu'est-ce qui m'a pris ? Je dois les empêcher de sortir, répondit le chauffeur en s'écroulant sur la petite table.

— Continuez. Souhaitez-vous un verre d'eau ?

— J'ai ouvert la porte, je ne voulais pas qu'il vomisse dans mon car, et il est mort à présent. poursuivit l'homme en déclinant d'un geste de la main la proposition de l'inspecteur.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas attendu ?

— J’ai attendu ! Un bon quart d’heure, comme il ne revenait pas, je suis descendu, j’ai scruté tous les alentours. Je ne l’ai pas vu, j’ai supposé qu’il avait achevé le chemin à pied, que l’air avait dû le soulager.

— Vous avez donc continué votre route, déposé les autres candidats. Et ensuite qu’avez-vous fait ?

— Je suis rentré au Cube. Mon temps est scrupuleusement compté par la production.

— Leur avez-vous fait part de l’incident ?

— Heu... non, il baissa la tête. “J’ai eu peur de leur réaction”.

— Pourquoi ? Cela s’était-il déjà produit ?

— Pas avec moi, mais des bruits courent... Un candidat ne serait jamais rentré chez lui, ou plutôt aurait disparu peu de temps après sa sortie. Cela s’est passé il y a un mois ou deux, je ne sais plus exactement. À la suite de cet événement tragique, ils ont instauré cette nouvelle règle. Raison pour laquelle j’ai été engagé.

— Et connaissiez-vous ce candidat ? Et les autres ? Avez-vous remarqué des comportements étranges de la part de certains ?

— Non pas du tout, je ne les connais pas. J’ai juste la mission de les amener à bon port. Et en toute honnêteté, ils restent silencieux, calmes. On dirait qu’ils sont épuisés. Dans de rares cas, l’un ou l’autre pousse une gueulante et tient des propos bizarres, du genre “ils vont me suivre, m’attaquer, je vais me défendre, ils ne m’auront pas, je veux tout arrêter”. Mais bon, je n’ai pas beaucoup de recul, je n’ai effectué que deux ou trois trajets avec des candidats dans mon car.

— D’accord, je pense que je n’ai plus de questions. Si jamais, comme vous êtes une des dernières personnes à l’avoir vu en vie, tenez-vous à disposition de la police. Et si quelque chose de particulier vous revient, n’hésitez pas à me contacter, dit Mathias en lui tendant sa carte.

Alors que l'inspecteur s'éloignait du combi, le chauffeur lui lança « le candidat disparu, je l'ai aperçu dans les faits divers, il s'appelait Julien. Je m'en souviens car il habitait un petit patelin pas loin de chez moi, près d'Andenne. Son épouse l'étouffait, les villageois colportaient des choses pas gentilles concernant son caractère. Elle dominait son mari, enfin d'après les dires de certains. »

Guillaume se tenait debout devant le corps. Les pieds légèrement écartés et les pouces sur les hanches, il se balançait avec nonchalance. Le médecin légiste cherchait des explications, il inspectait les environs, comme si les feuilles des arbres pouvaient lui fournir un début de réponse. Dans un geste empreint de douceur, Mathias posa une main sur l'épaule de Guillaume. Pas besoin de se parler, ils se connaissaient par cœur.

La voiture garée en contrebas les attendait. Le contact déclencha une déferlante sonore, exceptionnellement Mathias baissa le volume. La musique mise en sourdine, mille questions envahirent l'habitacle.

Le déroulement des opérations était réglé comme une horloge suisse : interroger les candidats, les membres de la production, la famille. Prélever les organes et les faire parler, effectuer les analyses classiques, se renseigner sur l'état de santé d'André.

Et le plus important à déterminer : meurtre ou mort naturelle ? Était-il décédé à la suite d'un coup porté sur son crâne ?

Et ce candidat qui s'était volatilisé deux ou trois semaines après son retour. Y avait-il eu une déclaration de disparition inquiétante ? Était-ce en lien avec sa participation au jeu ?

Mathias et Guillaume n'imaginaient pas se revoir de sitôt. Tous deux se remémorèrent leur dernière affaire, celle qui avait terrorisé ce petit hameau. À pas feutrés, Hélène s'invita

Extrait

30 |

UN MORCEAU DE CUIR ROUGE

dans les pensées des deux amis. En secret, chacun espérait que son avis de *profiler* s'avérerait indispensable.



Flash-back : dix ans plus tôt

Jonathan

MON ENFANCE S'EST DÉROULÉE loin de l'insouciance. Mon adolescence n'augure rien de bon. Je m'enfonce dans un isolement total.

Les filles et les garçons partagent les mêmes chambres, une idée des médecins. L'opportunité de vivre des expériences ensemble contribue à la guérison selon leurs convictions. Je n'apprécie pas du tout cette organisation. Seule la solitude m'aide à supporter les journées d'hôpital.

Croisée à plusieurs reprises dans le bloc des soins, l'infirmière me convie à nouveau dans la salle. Elle incise mon dos et injecte le produit. Les effets secondaires se feront ressentir le lendemain. La position fœtale me soulagera.

Des cellules souches contrent la maladie. Les chéloïdes ne sont pas jolies, aucune importance, personne ne les voit. Je coupe court à toute approche, au grand regret de mon père.

Mes mains n'ont jamais caressé de filles, ma peau n'a jamais frôlé d'autres peaux.

J'ai grandi dans le seul prétexte de servir de cobaye, sans l'amour de ma mère. Je me souviens de son odeur, de sa voix, de ses mots doux. Son absence me tourmente sans relâche, elle incarnait ma lumière. Aucune autre n'illuminera cette noirceur au fond de mon âme.

Une photo ne me quitte jamais. Ce beau jour d'été, nous avons escaladé les sentiers grimpant dans la forêt, puis avons dressé notre tente dans un coin de verdure au bord du lac. Sur le cliché, on me voit blotti dans les bras de ma mère, je tiens une lampe de poche, éclaire son visage éblouissant, mon regard d'enfant ne la lâche pas. Un jour et une nuit gravés dans mes songes.

Ce matin, un petit garçon est arrivé dans l'unité, encore un nouveau. Un infirmier me signifie que le gamin se prénomme Diégo, il occupera le lit disponible de ma chambre. Son teint basané contraste avec celui des autres patients. Ses grands yeux bruns sondent les alentours. Des tremblements dans la voix, il m'adresse la parole, il parle une langue que je ne comprends pas. Je reconnais un mot, « mamá ». Il l'appelle en continu en se frottant le nez avec un petit ours tout aplati. Une tétine est accrochée à une des oreilles de la peluche.

Docteur Jacobs

Mes mensonges à répétition résultaient d'une longue réflexion, un dilemme atroce.

Pour sauver des enfants malades, des patients sains s'étaient entendu dire que leurs jours de vie étaient comptés, le passage vers l'au-delà s'ouvrirait d'ici peu. Le cancer avait gagné la partie.

Leur participation aux expériences leur était suggérée. Tous avaient accepté.

Les prélèvements terminés, je leur annonçais la bonne nouvelle : ils étaient guéris. Les larmes de joie écoulées emplissaient d'amour toutes les familles. Je récoltais des félicitations non méritées. Même les traitements chimio étaient superflus.

Mes choix avaient débouché sur des bonheurs inespérés. Face à ces moments d'euphorie, les mensonges devenaient dérisoires, presque salvateurs.

Pas de morts, et des jeunes vies sauvées. Que demander de plus ?

Pour d'autres, j'avais dû agir différemment, mais c'était une autre histoire.

Extrait

34 |

UN MORCEAU DE CUIR ROUGE

Remerciements :

Dans ce deuxième roman, j'ai repris ou adapté un mot, deux ou trois, parfois une phrase de quelques chansons.

Petit hommage à la variété française.

- Voir un ami pleurer - Jacques Brel
- Encore un soir - Céline Dion
- La ceinture - Élodie Frégé
- On avance - Alain Souchon
- T'es beau - Pauline Croze
- La prière - Damien Saez / Georges Brassens
- Carmen - Stromae
- Le passé - Benjamin Biolay
- La dame de Haute-Savoie - Francis Cabrel

Je remercie toutes les personnes qui m'ont soutenue dans ce deuxième projet d'écriture.

Je remercie particulièrement les premiers relecteurs et les autres : Annette, Adèle, Annick, Dominique, Nathalie, Ingrid, Benjamin et Didier.

À différents endroits, je fais référence à mon premier roman, « À l'encre de ton sang ».

Un morceau de cuir rouge

Tuer n'est pas jouer

La Citadelle de Namur abrite pour une saison un jeu de télé-réalité : le Cube. Tous les soirs, face à leur écran, des familles entières sont témoins du vécu des jeux cruels organisés. Alors que l'on exhume des ossements humains d'une villa bourgeoise, les cadavres s'accumulent dans les bois environnants. Secrètement, d'étranges expériences sont menées dans une proche clinique, lieu où le docteur Jacobs, ancien propriétaire de la villa, a exercé de nombreuses années.

Se pourrait-il que tout cela soit lié ? L'inspecteur Mathias, épaulé de son ami Guillaume, médecin légiste et de son ex-épouse Hélène, *profiler* vont recourir à des trésors de perspicacité. Entre ces restes humains emmurés et les corps sans vie dispersés dans la nature, les hypothèses égarent-elles nos enquêteurs ?

L'engouement du public pour le spectacle journalier du Cube vient contrarier les recherches. Le trio chargé de l'affaire ne peut se permettre aucun faux-pas ; l'œil toujours aux aguets des caméras veille. Qui des différents protagonistes peut s'être adonné à de tels actes ? Alice productrice du show, Amanda, sœur d'Alice, différents médecins spécialistes, collègues du docteur décédé, Jonathan, le fils du médecin et d'autres ? Nos policiers se retrouvent au cœur d'une affaire aux ramifications internationales.

«Retour en force d'une équipe de choc. Pour un deuxième roman, l'auteure monte d'un cran le curseur du suspens.»

Paola Lahaut, namuroise, elle est née en Allemagne, elle a travaillé dans l'enseignement à la Communauté française. Après une carrière au service des jeunes enfants, elle a déjà publié un premier roman. Pour ce deuxième opus, elle décide de réunir à nouveau son équipe gagnante.